Culture

Matériau à débiter

Préface à « Kolyma » par Andrei Siniavski

Varlam Chalamov est né en 1907. Arrêté pour la première fois en 1929, alors qu'il est étudiant à l'Université de Moscou, Chalamov est condamné à cinq ans de réclusion en camp. Après avoir purgé sa peine, il est arrêté en tant qu'ex-détenu au début de 1937 et condamné de nouveau à cinq ans, qu'il purge cette fois-ci dans les camps de la Kolyma, les plus terribles du Goulag. En 1942, il voit sa peine prolongée « jusqu'à la fin de la guerre », mais en 1943 déjà on lui colle une nouvelle accusation de « propagande antirévolutionnaire » pour avoir parlé de Bounine, écrivain émigré, comme d'un classique de la littérature russe. Sa peine vient à expiration en 1953, année de la mort de Staline, mais Chalamov devra se battre encore quelques années avant d'obtenir l'autorisation de retourner à Moscou. Abandonné par sa famille, il sombre dans la solitude pour finir, malade, dans un asile de vieillards. Ses écrits seront refusés par les rédactions des journaux et les maisons d'édition. Quelques-uns paraissent à l'Ouest, mais sous forme tronquée. Ils sont rassemblés pour la première fois intégralement dans un recueil publié par International Overseas Publications (Londres, 1978) avec une préface de Michel Heller. Le premier des trois volumes de la traduction française des récits de Chalamov paraît aux éditions Maspero en septembre 1980 avec la préface d'Andrei Siniavski qui suit.

Au camp, on m'a raconté un mythe : la façon dont des *zeks*[1] soviétiques auraient donné de leurs nouvelles et révélé ainsi au monde pour la première fois les secrets du bagne stalinien. C'est bien sûr, pour une part, le produit habituel d'une créativité populaire impétueuse, mais une telle légende court vraiment les zones, enjolivée par de nouveaux détails et transmise d'une génération concentrationnaire à l'autre, sur la base d'un fait irréfutable.

Peu de temps après la guerre, dit-on, quelque part au fin fond de la taïga, non loin de l'océan, de nombreux détenus, pleins de désespoir, se coupèrent les mains à la hache pour se débarrasser d'un travail inhumain. On mit les doigts et les mains coupés entre les pièces de bois, dans les chargements d'un excellent bois de construction, cerclés de fil de fer et destinés à l'exportation. Pressées d'échanger l'or vert contre l'or des devises, les autorités n'y prirent pas garde. Et le précieux chargement vogua jusqu'au Royaume de Grande-Bretagne. A cette époque, les Anglais achetaient vraiment très volontiers du bois soviétique. Mais voilà qu'on défait un chargement. Qu'y trouve-t-on ? Des mains coupées. On en défait un second, un troisième : toujours et encore de la chair humaine entre les pièces de bois. Les perspicaces Anglais comprirent immédiatement : « Qu'est-ce que c'est ? D'où vient ce bois ? » « Non, nous ne pouvons pas accepter cela, s'écria la Reine devant le Parlement anglais. Il n'est pas possible d'acheter du bois obtenu à un tel prix ! » Et, à la majorité des voix, les Anglais rompirent un marché économique avantageux. Depuis lors, dit-on, les Anglais n'achetèrent plus de ce bois soviétique de premier choix...

C'est une fiction. Un rêve. Le rêve éternel de justice suprême que fait tout homme condamné. Il y aurait donc encore sur terre un Royaume de Grande-Bretagne auquel répugneraient les prisons soviétiques. Coupez-vous les mains pour établir la vérité ! Eux, ils comprendront...

Mais c'est qu'ils se coupaient vraiment les mains. Pas au nom de la propagande mais par désespoir. Quelqu'un les a peut-être glissées parmi les pièces de bois en se disant : « Elles arriveront bien. » Mais il est peu probable que ce signal adressé au Seigneur Dieu soit parvenu en Angleterre. Et, même s'il y était arrivé, qu'en aurait-il résulté ?

Après avoir entendu cette fable, à l'époque, j'avais pensé à Chalamov. En voilà un qui ne se faisait plus aucune illusion. Ni émotions, ni tendances! Il a juste retenu un fait. On se coupe les mains ? C'est exact. A l'appui des faits ? Oui. Mais pour ce qui est d'en attendre compréhension ou secours ? Vous voulez rire. Le commerce...

Et pourtant, ce ne sont pas les œuvres mêmes de Varlam Chalamov, mais leur destinée et celle de leur auteur qui rappellent en quelque sorte cette légende des camps. Les récits de *Kolyma* sont arrivés à destination. Les signaux faits par les mains coupées, nous les voyons. En Angleterre, en France. Et puis après ?...

Les « pionniers »

Dans l'histoire des camps et dans l'énorme production littéraire sur le sujet, qui s'est incroyablement développée à notre époque, Chalamov se situe parmi les « pionniers ». Il

a passé près de dix-sept ans à Kolyma et ce, pendant la période la plus féroce de la terreur stalinienne, qui a commencé en 1937. A cette époque — c'était sa deuxième arrestation —, Chalamov avait déjà subi une peine de cinq ans dans les camps des îles Solovetz. Arrêté pour la première fois en 1929 alors qu'il était un tout jeune homme, ce fut un vieillard réhabilité qui retrouva la vie et le « continent », un écrivain qui avait une expérience unique du bagne. Ses récits de *Kolyma* sortirent en samizdat parallèlement à la publication de *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljénitsyne, et on peut dire qu'ils ont révélé au lecteur le contenu le plus effroyable et le plus extrême de l'Archipel du Goulag. Chalamov, c'est la référence pour comprendre et connaître dans sa totalité le phénomène des camps.

Les récits de Chalamov ressemblent à des troncs, à des rondins débités sur un chantier d'abattage. Chaque tronçon constitue un récit. Mais il y a beaucoup de rondins et il faut tous les scier. Les récits de Chalamov se mesurent en stères de bois. Un homme fort et en pleine santé ne saurait résister à un ou deux mois d'un tel travail. Or, on n'en voit pas la fin. Sur le chantier, les hommes s'effondrent avant les arbres.

Mais peut-être faudrait-il expliquer ce qu'est ce « chantier d'abattage » ? Quelles en sont les normes de production ? Qui est le métreur ? Où est la limite ? Et avec quel genre de scie il faut absolument couper les troncs ? Et pendant combien d'heures — douze à seize heures par jour —, à la main, avec une scie passe-partout, « zz-zz » jusqu'au bout ?...

Maintenant, chargeons cette montagne de bois sur des gens qui ont du mal à se porter eux-mêmes sans parler de rondins ou de chariot. Ajoutons à ce même travail qui équivaut à une torture la garde, les perpétuels barbelés, les coups et les cris incessants : « Allez ! Allez ! » Et la faim pour salaire, pour éternelle compagne de vie.

Pourtant, même ainsi, ce n'est pas assez. Transposons tout cela au pôle du froid, au fin fond du monde, dans cette extrémité nord-est de l'Asie qui était considérée, d'après le recensement de 1893, comme la partie la plus désertique de la désertique Yakoutie : sept mille âmes, en tout et pour tout, pour l'immense district de Kolyma. Dans la conjoncture soviétique, cette contrée fut peuplée en un temps record (surtout à compter de 1934) par des camps transformés en une usine colossale, en une zone de prison idéale, branche spéciale et capitale de l'économie socialiste. Par malheur pour la Russie, il s'est avéré que Kolyma était une mine d'or au sens propre du terme (extraction de l'or et des autres richesses souterraines, sans parler du bois). Elle se trouvait en outre dans l'isolement nécessaire à toute prison, séparée du monde non seulement par des barbelés, mais aussi par l'océan glacial arctique, les neiges, les marécages et l'infranchissable taïga. Si dans la langue des habitants de Kolyma, on appelle « continent » la proche Sibérie et l'Extrême-Orient, ce n'est pas pour rien. Si on néglige la géographie (les liaisons avec le « continent » se faisaient par mer et on transportait encore et toujours des masses de prisonniers à fond de cale), la région était encore une « île » parce que, sur cette terre perdue, il y avait des dispositions gouvernementales spéciales en vigueur et qu'on y avait dépassé les limites de la férocité humaine. Dans le labyrinthe des camps qui constitue les entrailles et le squelette de l'Empire soviétique, Kolyma est l'ultime cercle de l'enfer, le pire. Il n'y a pas eu de camps pires que ceux de Kolyma. Les détenus l'ont chanté :

Sois maudite, ô toi, Kolyma,
Surnommée notre planète !
On y perd forcément la tête :
Car d'ici, on ne revient pas...

C'est dans un dicton de Kolyma que la région avait reçu l'appellation de « planète » (quelque chose comme la planète Mars) :

Kolyma, Kolyma, ô planète enchantée :
L'hiver a douze mois. Tout le reste, c'est l'été...

Pour la Russie stalinienne, Kolyma, c'est la même chose que Dachau ou Auschwitz pour l'Allemagne hitlérienne. Ni l'une ni l'autre ne pourront jamais se débarrasser de ces noms. Ils sont gravés à jamais : Dachau, Kolyma. Il suffit de les prononcer pour que nous voyions concentré dans Kolyma le mal universel qui caractérise l'histoire contemporaine, de la même façon que dans les fours à gaz et les crématoires d'Auschwitz. Avec, peut-être, le pôle inverse. Le pôle du gel au lieu du feu des crématoires. Et puis, à Kolyma, la mort à été plus longue dans l'espace et dans le temps. S'étendant sur de longues années et des milliers de kilomètres, la mort s'y est accompagnée d'un travail dont le gouvernement a tiré un grand profit économique qui n'est pas comparable à celui d'Auschwitz. Ce fut une approche rationnelle sur une base marxiste : tirer un profit maximum d'un matériel humain de toutes façons destiné à être détruit. Ce fut un « socialisme » construit sur l'esclavage et la misère, à la différence des romantiques allemands.

Il y a pire que la mort

La mort souffle sur les récits de *Kolyma*. Mais le terme de « mort » ne veut rien dire. Il ne traduit rien. En général, il faut dire que nous comprenons la mort d'une manière abstraite : c'est une fin, nous mourrons tous. Mais se représenter la mort comme une vie qui traîne interminablement dans l'épuisement total des ultimes forces physiques — voilà qui est bien plus affreux. On a dit et on dit encore : « Regarder la mort en face. » Les récits de Chalamov sont écrits en regardant la vie en face. La vie, c'est ce qui est le plus horrible. Et pas seulement parce qu'elle est une torture. Mais parce que celui qui a survécu à une telle vie se demande : « Et pourquoi suis-je vivant, moi ? » A Kolyma, toute vie est égoïsme, péché, meurtre de son prochain avec pour seule supériorité sur lui le fait d'être resté vivant. Et la vie c'est une lâcheté. Vivre est tout simplement indécent. Celui qui a survécu dans de telles circonstances gardera toujours au fond l'âme la lie de cette « vie » comme quelque chose de honteux et d'infâmant. « Pourquoi suis-je encore en vie, moi, alors que tous les autres sont morts ?... »

Il y a pire que la mort : la disparition de la vie alors qu'on est toujours vivant, quand l'homme, un homme ordinaire et bon comme vous et moi, n'a plus rien d'humain. Il s'avère que l'homme ne tient pas le coup et se transforme en matière — en arbre, en pierre — dont les bâtisseurs font ce qu'ils veulent. En même temps, le matériau vivant et animé manifeste des caractéristiques inattendues. Premièrement, il s'est avéré que l'homme est plus endurant et plus fort qu'un cheval. Plus fort que tout animal. Deuxièmement, les qualités spirituelles, intellectuelles et morales sont quelque chose de secondaire et elles s'en vont aussi facilement qu'une peau morte pour peu qu'on amène l'homme aux conditions matérielles voulues. Troisièmement, on s'aperçoit que, dans cet état, l'homme ne pense à rien, ne se souvient de rien, n'a plus ni raison, ni sentiment, ni volonté. Se suicider, c'est déjà faire preuve d'indépendance. Mais pour sauter le pas, il faut d'abord manger un morceau de pain. Quatrièmement, l'espoir pervertit. L'espoir, c'est ce qu'il y a de plus dangereux au camp (c'est un appât, un traître). Cinquièmement, à peine l'homme se rétablit-il qu'il a pour premier mouvement la peur et l'envie. Sixièmement, septièmement, dixièmement : tous les faits montrent qu'il n'y a pas place pour l'homme ici. On ne fait qu'y débiter du matériau humain qui témoigne d'une seule chose : du fait que le psychique a disparu et que seul demeure le physique qui réagit aux coups, à la ration de pain, au froid, au chaud... En ce sens, la nature ressemble à l'homme : c'est le *permafrost*[2]. Dans les récits de Chalamov, les « procédés littéraires » se ramènent à une simple énumération des caractéristiques qui nous restent : une peau craquelée, sèche comme du parchemin ; des muscles fins comme des ficelles ; des cellules du cerveau complètement desséchées, désormais incapables de percevoir quoi que ce soit ; des ulcères purulents, enveloppés dans des chiffons sales. Voilà l'homme. Un homme réduit à ses propres os avec lesquels on bâtit le pont qui mène au

socialisme en passant à travers la toundra et la taïga. Ce n'est pas une accusation, mais un constat : ainsi fut fait...

Aucune issue

Il n'y a pas à proprement parler de héros dans les récis de Chalamov. Pas de caractères : l'heure n'est pas à la psychologie. Il y a des laps de « temps humain » plus ou moins longs. Le sujet principal, c'est la survie de l'homme (et on ignore comment cela finira), et aussi le problème qui consiste à savoir s'il est bien ou mal de survivre dans une situation où tout le monde meurt, situation présentée comme une donnée de base de la narration, comme son point de départ. La question de la survie est un problème à double tranchant : elle stimule le meilleur comme le pire chez l'homme, mais elle maintient l'intérêt comme la température du corps dans la narration de Chalamov.

La situation du lecteur, ici, n'est pas confortable. Dans les récits de *Kolyma,* au contraire des autres œuvres littéraires, le lecteur ne s'identifie pas à l'autre, à l'écrivain (qui « sait tout » et entraîne le lecteur à sa suite), mais au détenu. A un homme enfermé dans les conditions du récit. On n'a pas le choix. Lisez donc ces courts récits les uns à la suite des autres, à traîner des rondins ou des chariots pleins de pierres sans prendre le temps de souffler. C'est une épreuve d'endurance, une vérification de la bonne qualité humaine (celle du lecteur inclue). On peut interrompre sa lecture et revenir à la vie. Car enfin, le lecteur n'est pas un détenu ! Oui mais comment vivre alors, sans avoir lu jusqu'au bout ? Comme un traître ? Comme un lâche qui n'a pas le courage de regarder la vérité en face ? Comme un futur bourreau ou une victime future des situations qu'on y décrit ?

Dans les récits de *Kolyma,* Chalamov est aux antipodes de toute la littérature qui existe sur les camps. Il ne nous laisse aucune issue. Il est aussi impitoyable à l'égard du lecteur, semble-t-il, que la vie l'a été à son égard et à celui des gens qu'il décrit. Et que Kolyma. D'où un sentiment d'authenticité, d'adéquation du texte au sujet. En cela réside la supériorité particulière qu'a Chalamov par rapport aux autres écrivains. Il écrit comme s'il était mort. Il n'a rapporté du camp qu'une expérience purement négative. Et il ne se lasse pas de le répéter :

« Il est horrible d'aller dans un camp et aucun homme ne devrait jamais connaître cela. L'expérience du camp est absolument négative à chaque instant. L'homme ne fait que devenir plus mauvais. Et il ne saurait en être autrement...

« Le camp était une grande épreuve des forces morales de l'homme, de la morale ordinaire, et quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes ne passaient pas le cap de cette épreuve. Ceux qui le passaient mouraient avec ceux qui ne l'avaient pas passé...

« Tout ce qui était cher est réduit en cendres, et la civilisation et la culture s'envolent en un temps record qui peut se mesurer en semaines... »

On peut bien sûr en discuter : comment ? vraiment rien ni personne ? Alexandre Soljénitsyne, par exemple, le fait dans son *Archipel du Goulag* :

« Chalamov écrit lui-même : "Je ne vais pas me mettre à dénoncer les autres ! Je ne vais pas devenir chef d'équipe pour obliger les autres à travailler." »

« Et pourquoi donc, Varlam Tikonovitch ? Pourquoi ne deviendrez-vous pas, tout à coup, un mouchard ou un chef d'équipe puisque personne, au camp, ne peut échapper à cette pente fatale de la corruption ? Puisque mensonge et vérité sont frère et sœur ? Donc, vous vous êtes raccroché à quelque branche ? Vous vous êtes agrippé à quelque roc et vous n'avez pas glissé plus bas ? Votre propre personne... n'est-elle pas une réfutation de votre conception personnelle ? »

Elle l'est peut-être. Peu importe. L'essentiel n'est pas là. L'essentiel, c'est que le camp est la négation de l'homme et c'est de là qu'il faut partir. Chalamov est un initiateur. Il a Kolyma. Et on ne saurait aller plus loin. Le même Soljénitsyne, quand il retrace l'Archipel, donne à Chalamov une place à part par rapport à sa propre expérience et à l'expérience générale. Faisant une comparaison avec son livre, il écrit : « Le lecteur sentira peut-être mieux le caractère impitoyable de l'Archipel et les limites du désespoir humain dans les récits de *Kolyma* de Chalamov. »

On peut comparer tout cela à un iceberg. Les récits de *Kolyma* font partie du côté immergé. Quand on voit cette masse gelée se balancer en surface, il faut se rappeler ce qu'il y a en dessous, à la base. Il n'y a rien. Pas de mort. Le temps s'est arrêté, il s'est figé. L'évolution historique ne se reflète pas dans la glace. La guerre a éclaté : quelle en est la conséquence ? Moins de soupe. La victoire sur l'Allemagne ? De nouveaux détenus. L'histoire est un désert au sein de « l'Éternelle Indifférence » du camp. Elle est bien plus intéressante, la phrase qui donne sa dynamique au récit : « On avait de plus en plus envie de manger. » Ou bien (en mettant l'accent sur la survie) : « J'étais calme et j'attendais seulement que le chef s'en allât... »

Un concentré de l'homme

Quand la vie en est arrivée à ce stade de « semi-conscience », peut-on parler de l'âme ? Oui, a-t-on constaté. L'âme est matérielle. Ce ne sont pas des choses qu'on lit. On s'y plonge, on ne peut s'en arracher. Sans nous occuper de « morale », le matériau qu'on débite nous montre un concentré de l'homme. En bien et en mal. Et même au-delà. « En bien ? », direz-vous. Oui. N'a-t-il pas sauté hors de sa fosse pour sauver son camarade tout en risquant sa vie, contre toute raison, juste comme ça, pour obéir à la tension qui lui restait dans les muscles. Voilà le concentré. Dans sa survie, l'homme concentré se dirige avec cruauté mais fermeté : « Je pensais en aider certains et régler mes comptes avec d'autres, des comptes vieux de dix ans. J'espérais redevenir un homme... »

Les récits de Chalamov sont un manuel de résistance des matériaux, appliquée à l'homme. Les techniciens et les ingénieurs la connaissent car ils s'occupent de production, de construction. Mais pour nous, à quoi bon ? Comme point d'appui. Pour connaître les limites. Et pour nous rappeler, nous rappeler toujours, tout en nous laissant aller aux rêves et aux tentations, de quoi nous sommes faits. Pour cela, quelqu'un devait faire le bilan de Kolyma, le bilan de l'homme. Nous ne pourrons tenir bon avec des châteaux en Espagne. Mais, connaissant le pire, on peut encore essayer de vivre...

Andrei Siniavski

Traduit du russe par Catherine Fournier
© Sintaxis *pour le texte russe original.*

1. *Zek,* ou *zéka* : un détenu ; mots dérivés de l'abréviation officielle *z/k* du mot *zaklioutchonnyi.*
2. *Permafrost :* couche du sol et du sous-sol qui ne dégèle jamais. Le terme correct en français, « pergélisol », est très peu usité.

Le dernier combat du commandant Pougatchov

par Varlam Chalamov

Du début à la fin de ces événements, il a dû se passer beaucoup de temps ; mais on considère que des mois dans l'Extrême-Nord valent des années tant est grande l'expérience, l'expérience humaine qu'on y acquiert. Le gouvernement lui-même le reconnaît en augmentant les salaires des travailleurs du Nord, en multipliant les avantages qu'il leur accorde. Dans ce pays de l'espérance, et par conséquent des rumeurs, des conjectures, des suppositions et des hypothèses, le moindre événement se transforme en légende avant même que le rapport du chef local n'ait eu le temps d'arriver sur le bureau de quelques « hautes pièces » par courrier d'État urgent.

On se mit à raconter l'anectode suivante : quand un chef haut placé de passage s'était plaint que le travail culturel était plutôt bancal au camp, le responsable de la culture, le commandant Pougatchov, avait répliqué : « Ne vous inquiétez pas, citoyen chef, nous préparons un tel concert que tout Kolyma en parlera. »

On pourrait commencer le récit par le rapport du médecin-chirurgien Braude envoyé de l'hôpital central au district des opérations militaires.

On pourrait aussi le commencer par la lettre de Iachka Koutchène, un détenu infirmier qui était hospitalisé. Cette lettre avait été écrite de la... main gauche : l'épaule de Koutchène avait été transpercée de part en part par une balle de fusil.

Ou bien encore par le récit de la doctoresse Potanina qui n'avait rien vu ni rien entendu dire et qui était absente pendant ces événements inattendus. C'est précisément dans cette absence que l'enquêteur-instructeur avait vu un faux alibi et une inaction criminelle, comme on le dit dans les termes juridiques appropriés.

Lors des arrestations des années trente, on avait pris des gens au hasard. Ce furent les victimes de la théorie mensongère et effrayante d'une lutte des classes exacerbée au fur et à mesure qu'on renforçait le socialisme. Les professeurs, travailleurs du parti, militaires, ingénieurs, paysans et ouvriers qui ont rempli à foison les prisons de cette époque n'avaient rien de positif derrière eux, sauf peut-être leur propre correction et leur naïveté en quelque sorte : en un mot, des qualités qui facilitaient plutôt la tâche punitive de la « justice » d'alors au lieu de la compliquer. L'absence de la moindre idée susceptible de les unir affaiblissait considérablement la fermeté morale des prisonniers. Ils n'étaient ni des ennemis du pouvoir ni des criminels d'État et, lorsqu'ils mouraient, ils ne savaient pas pourquoi il leur fallait mourir. Leur amour-propre et leur rage n'avaient pas de points d'appui. Solitaires, ils sont morts dans le désert blanc de Kolyma : de faim, de froid, d'un travail trop long, sous les coups et la maladie. Ils avaient immédiatement appris à ne pas intercéder les uns pour les autres, à ne pas se soutenir mutuellement. C'était aussi le but des autorités. Les âmes de ceux qui survécurent furent soumises à une décomposition totale et leurs corps perdirent les qualités nécessaires au travail physique.

Après la guerre, on amena leur « relève » bateau après bateau : des « rapatriés » venant d'Italie, de France ou d'Allemagne et expédiés tout droit dans l'Extrême-Nord.

Parmi eux, il y avait beaucoup de gens avec d'autres coutumes, des habitudes acquises pendant la guerre : des gens audacieux, capables de prendre des risques et ne jurant que par les armes. Des commandants et des soldats, des aviateurs et des éclaireurs...

L'administration du camp, qui était habituée à la patience angélique et à la soumission d'esclave des « troskystes », ne s'inquiétait pas le moins du monde et ne s'attendait à rien de nouveau.

Les novices demandaient aux « aborigènes » épargnés : « Pourquoi mangez-vous la soupe et la bouillie à la cantine et emportez-vous le pain à la baraque ? Pourquoi ne pas manger la soupe avec du pain comme on le fait partout ? »

Souriant de toutes les crevasses de leurs lèvres bleuies et exhibant leurs dents arrachées par le scorbut, les habitants locaux répondaient à ces novices pleins de naïveté : « Vous l'aurez tous compris dans deux semaines et chacun de vous en fera autant. »

Comment leur dire qu'ils n'avaient jamais connu de leur vie une famine véritable, qui dure plusieurs années et détruit la volonté. Et qu'il est alors impossible de surmonter le désir passionné qui vous envahit, celui de prolonger le plus longtemps possible le processus de la nourriture : de finir de manger, de sucer sa ration de pain à la baraque avec une gamelle d'eau chaude et insipide faite avec de la neige fondue, et ce en baignant dans la plus grande félicité ?

Mais tous les novices ne hochaient pas la tête avec mépris et ne se détournaient pas.

Le major Pougatchov comprenait bien encore une ou deux choses. Pour lui, il était clair qu'on les avait amenés ici pour mourir, pour remplacer justement ces morts-vivants. On les avait amenés à l'automne ; à l'approche de l'hiver, on ne peut s'enfuir nulle part ; mais l'été, même si l'on ne parvenait pas à s'enfuir pour de bon, au moins pourrait-on mourir libre.

Et pendant cet hiver fut ourdi un complot presque unique en vingt ans.

Pougatchov avait compris que seuls ceux qui auraient échappé aux travaux généraux, au chantier d'abattage pourraient survivre à l'hiver et s'enfuir ensuite. Après quelques semaines de travail en équipe, plus personne ne s'enfuit plus nulle part.

Peu à peu, les membres du complot se casèrent l'un après l'autre dans les services : Soldatov devint

cuisinier et Pougatchov lui-même responsable de la culture ; il y avait encore un aide-médecin, un chef d'équipe ; quant à Ivachtchenko, l'ex-mécanicien, il réparait les armes du détachement de la garde.

Mais on n'en laissait sortir aucun « au-delà des barbelés » sans escorte.

Puis ce fut l'aveuglant printemps de Kolyma, sans une goutte de pluie, sans débâcle, sans un chant d'oiseau. La neige disparut peu à peu, brûlée par le soleil. Là où les rayons du soleil ne tombaient pas, il y avait toujours de la neige : dans les gorges et les ravins, de longues coulées d'argent qui resteraient là jusqu'à l'année prochaine.

Le jour fixé arriva.

On frappa à la porte du petit poste de garde situé près du portail du camp : le poste qui avait une porte donnant à l'intérieur du camp et une autre qui ouvrait sur l'extérieur, et où il devait toujours y avoir deux surveillants de garde, selon le règlement. Le planton bâilla et regarda sa montre. Il était cinq heures du matin. « Seulement », pensa-t-il.

Le planton enleva le crochet et laissa entrer l'homme qui avait frappé. C'était le cuisinier du camp, le détenu Gorbounov, qui venait chercher les clés du garde-manger. On gardait les clés au poste et le cuisinier venait les chercher trois fois par jour. Puis il les rapportait.

Le planton aurait dû ouvrir lui-même l'armoire dans la cuisine, mais il savait qu'il était inutile de surveiller le cuisinier, qu'aucun verrou ne servirait à rien s'il était décidé à voler ; alors il lui confiait les clés. Surtout à cinq heures du matin.

Le planton avait travaillé plus de dix ans à Kolyma, il recevait depuis longtemps double salaire et avait confié les clés des milliers de fois aux cuisiniers.

« Sers-toi ! », et le planton prit une règle et se pencha sur son rapport du matin.

Gorbounov passa derrière le planton, enleva la clé du clou, la mit dans sa poche et saisit le planton à la gorge. Au même instant, la porte s'ouvrit et Ivachtchenko, le mécanicien, entra dans le poste de garde du côté du camp. Il aida Gorbounov à étrangler le surveillant et à traîner le cadavre derrière l'armoire. Il mit le revolver du surveillant dans sa poche. Par la fenêtre donnant sur l'extérieur, on pouvait voir le deuxième planton revenir au poste par un sentier. Ivachtchenko endossa en toute hâte la capote militaire du garde, mit sa casquette, agrafa la ceinture et s'assit derrière la table comme s'il était le surveillant. Le second planton ouvrit la porte et pénétra dans le sombre réduit du poste. Il fut saisi à l'instant, étranglé et jeté derrière l'armoire.

Gorbounov mit ses affaires. Deux des conspirateurs avaient déjà une arme et un uniforme militaire. Tout se passait comme prévu par le plan du commandant Pougatchov. Mais, soudain, la femme du second surveillant arriva au poste en quête de clés que son mari avait emportées par hasard.

« On ne va pas étrangler une bonne femme », dit Gorbounov. Et ils l'attachèrent, lui fourrèrent une serviette dans la bouche et la mirent dans un coin.

Une des équipes revint du travail. Le cas avait été prévu. Le soldat d'escorte qui entra au poste fut immédiatement désarmé et ligoté par les deux « surveillants ». Un fusil tomba aux mains des fugitifs. Dès lors, le commandant Pougatchov prit le commandement.

La surface qui se trouvait devant le portail était sous le feu de deux miradors où se tenaient des sentinelles. Celles-ci ne remarquèrent rien de particulier.

Une équipe se mit en rangs pour aller au travail, à peine avant l'heure, mais qui peut dire au Nord ce qui est tôt et ce qui est tard ? A peine avant, leur sembla-t-il. Mais peut-être était-ce à peine plus tard.

L'équipe, une dizaine d'hommes en rangs par deux, s'en fut par le chemin qui menait aux chantiers d'abattage. Devant et derrière, à six mètres de distance, conformément au règlement, il y avait deux soldats d'escorte en capotes et l'un d'eux avait un fusil.

La sentinelle du mirador vit l'équipe quitter le chemin pour suivre un sentier qui passait près du bâtiment de la garde : là où vivaient les combattants, un détachement entier composé de soixante hommes.

Le dortoir des soldats était quelque part dans les profondeurs, mais juste près de la porte il y avait le local du planton de service au détachement et une pyramide d'armes. Le planton sommeillait à sa table et il vit dans son demi-sommeil qu'un soldat d'escorte emmenait une équipe de détenus par la sente qui passait devant sa fenêtre.

« C'est sûrement Tchernenko, pensa le planton qui n'avait pas reconnu le soldat. Je vais faire un rapport sur lui, à coup sûr. »

Ce planton était très doué pour les chicanes et n'aurait jamais laissé passer une occasion de faire une saloperie à quelqu'un sur une base légale.

Ce fut sa dernière pensée. La porte s'ouvrit, trois soldats firent irruption dans la caserne. Deux se précipitèrent à la porte et le troisième abattit le planton à bout portant. Les prisonniers entrèrent derrière les soldats, tous se jetèrent sur la pyramide d'armes : les fusils et les mitraillettes étaient entre leurs mains. Le commandant Pougatchov ouvrit la porte du dortoir avec violence. Les combattants étaient encore en sous-vêtements ; pieds nus, ils essayèrent de se jeter sur la porte, mais deux rafales de mitraillettes tirées en l'air les stoppèrent net.

« Couché ! », ordonna Pougatchov et les soldats se mirent sous leurs couchettes. Des hommes armés de mitraillettes restèrent sur le seuil pour faire le guet. Sans se presser, l'« équipe » revêtit les uniformes, prit de la nourriture et s'approvisionna en armes et en munitions.

Pougatchov ordonna de ne prendre aucune nourriture sauf des galettes et du chocolat. Par contre, ils prirent autant d'armes et de munitions qu'ils pouvaient.

L'aide-médecin mit une trousse de secours d'urgence en bandoulière.

Les fugitifs se sentirent à nouveau des soldats.

Devant eux, il y avait la taïga. Mais la taïga était-elle plus effrayante que les marais de Stokhod ?

Ils sortirent sur la route principale ; sur la chaussée, Pougatchov leva le bras et arrêta un camion :

— Descends ! dit-il en ouvrant la porte de la cabine.

— Mais je...

— Descends, on te dit !

Le chauffeur sortit. Gueorgadzé, lieutenant d'un régiment blindé, prit le volant. Avec Pougatchov à ses côtés. Les fugitifs-soldats grimpèrent dans le camion et il s'en fut.

— On dirait qu'il y a un tournant.

— Panne sèche...

Pougatchov jura.

Ils pénètrèrent dans la taïga comme on se jette à l'eau : ils disparurent immédiatement dans l'immense forêt silencieuse. Ils se guidaient d'après une carte et ne perdaient pas le chemin qui menait vers la liberté, se dirigeant en ligne droite à travers un étonnant chablis qui se trouvait là.

Au Nord, les arbres meurent couchés, comme les gens. Leurs racines puissantes ressemblent aux griffes géantes d'un oiseau de proie cramponnées au rocher. Ces énormes griffes ont des milliers de pousses-tentacules qui s'en vont vers le bas dans le permafrost. Tous les étés, le permafrost cède très légèrement et, sur le moindre pouce de terrain dégelé, une racine-tentacule marron rampe et se fixe immédiatement.

Ici, les arbres arrivent à maturité en trois cents ans, en érigeant lentement leur corps lourd et puissant sur leurs faibles racines.

Les arbres déracinés par la tempête tombent à la renverse, tous les faîtes du même côté, et meurent couchés sur un lit épais et mœlleux de mousse rose vif ou verte.

Ils commencèrent à s'installer pour la nuit, rapidement, rompus aux bivouacs.

Seuls Achote et Malinine n'arrivaient pas à se calmer :

— Qu'est-ce que vous avez, là-bas ? demanda Pougatchov.

— Eh ben, c'est Achote, il veut à tout prix me démontrer que, quand on a chassé Adam du paradis, on l'a envoyé à Ceylan.

— Comment ça, à Ceylan ?

— C'est ce qu'on dit chez eux, les musulmans, dit Achote.

— Et toi, qui es-tu, un Tatare ou quoi ?

— Je ne suis pas un Tatare, moi, mais ma femme l'est.

— Je n'ai jamais entendu dire ça, dit Pougatchov en souriant.

— Eh bien justement, moi non plus, reprit Malinine au vol.

— Allez, dormez !

Il faisait froid et le commandant Pougatchov se réveilla. Soldatov était assis, une mitraillette sur les genoux : il n'était que vigilance. Pougatchov se coucha sur le dos et chercha du regard l'étoile polaire, l'étoile préférée des fantassins. Ici, les constellations n'étaient pas disposées comme en Europe ou en Russie : la carte des étoiles était un peu de travers et la Grande Ourse fuyait en rampant vers l'horizon. Dans la taïga, tout était silencieux et sévère, les grands mélèzes noueux se dressaient loin les uns des autres. La forêt était pleine du calme inquiétant que connaissent tous les chasseurs. Cette fois-ci, Pougatchov n'était pas le chasseur mais le fauve poursuivi : le silence de la forêt était trois fois plus inquiétant pour lui.

C'était sa première nuit en liberté, sa première nuit libre après les longs mois et années de son chemin de croix. Il restait allongé et se remémorait comment avait commencé ce qui se déroulait maintenant devant ses yeux comme un film au sujet brûlant. Comme si Pougatchov avait lui-même enroulé de sa propre main la bobine du film concernant les douze fugitifs pour en faire défiler les événements à une vitesse incroyable au lieu de la rotation quotidienne normale. Et voici l'inscription « fin » : ils sont libres. Et c'est le début de la lutte, du jeu, de la vie...

Le commandant Pougatchov se souvint du camp allemand d'où il s'était enfui en 1944. Le front se rapprochait de la ville. Il travaillait au nettoyage, comme chauffeur de camion à l'intérieur du camp immense. Il se rappela comment il avait lancé le camion à toute vitesse et renversé le fil de fer barbelé disposé sur une seule rangée en arrachant les poteaux qui avaient été plantés trop hâtivement. Le tir des sentinelles, les cris, la course folle dans la ville en différentes directions, le camion abandonné, la progression de nuit vers la ligne du front et la rencontre-interrogatoire à la section spéciale. L'accusation d'espionnage et le verdict : vingt-cinq ans de prison.

Le commandant Pougatchov se souvint que des émissaires de Vlassov[1] étaient venus avec son « Manifeste » voir les soldats russes affamés, fourbus, torturés.

« Votre pouvoir vous a reniés depuis longtemps. Tout prisonnier est un traître au regard de votre gouvernement », disaient les partisans de Vlassov. Et ils leur avaient montré des journaux de Moscou avec des ordres et des discours. Les prisonniers le savaient déjà auparavant. Ce n'était pas par hasard que les seuls soldats à ne pas recevoir de colis fussent les Russes. Les Français, les Américains, les

Anglais, les prisonniers de toutes nationalités recevaient des colis et des lettres, ils avaient des amicales et des associations. Les Russes n'avaient rien, sauf la faim et la haine de tout ce qu'il y avait au monde. Il n'y a rien d'étonnant au fait que de nombreux prisonniers de guerre des camps allemands soient entrés dans l'« armée de libération russe ».

Le commandant Pougatchov n'avait pas cru les officiers de Vlassov jusqu'à ce que lui-même fût parvenu jusqu'aux sections de l'Armée rouge. Tout ce qu'avaient dit les partisans de Vlassov était vrai. Le pouvoir n'avait pas besoin de lui. Le pouvoir le craignait.

Et puis ce furent les wagons de marchandises avec des barreaux et une escorte : un voyage de plusieurs jours vers l'Extrême-Orient et la mer, la cale du bateau et les gisements aurifères de l'Extrême-Orient. Et l'hiver de famine.

Pougatchov se redressa et s'assit. Soldatov lui fit un signe de la main. C'était justement lui qui avait eu l'honneur de commencer cette affaire, bien qu'il fût l'un des derniers à avoir été entraîné dans le complot. Soldatov n'avait pas eu peur, il n'avait pas perdu la tête et ne les avait pas vendus. Un sacré type, Soldatov.

A ses pieds, il avait le capitaine aviateur Khroustalev qui avait eu un sort semblable au sien. Un avion abattu par les Allemands, la captivité, la faim, l'évasion et... le tribunal et le camp. Et voici Khroustalev qui se retourne en dormant, avec une joue plus rouge que l'autre : il s'est trop appuyé dessus dans son sommeil. C'était avec Khroustalev que Pougatchov avait parlé en premier d'évasion, voici quelques mois. Du fait que la mort était préférable à une vie de prisonnier, qu'il valait mieux mourir les armes à la main qu'épuisé par le travail et la faim, sous la crosse et les bottes des hommes d'escorte.

Khroustalev et le commandant étaient tous deux des hommes d'action et ils avaient examiné en détail l'unique chance de réussite sur laquelle ils misaient la vie de douze personnes. Le plan consistait à s'emparer d'un aéroport et d'un avion. Il y avait plusieurs aéroports dans la région et ils se dirigeaient vers le plus proche en coupant par la taïga.

Khroustalev était le fameux chef d'équipe que les fugitifs avaient envoyé chercher après leur attaque contre le détachement : Pougatchov ne voulait pas partir sans son ami le plus proche. Et Khroustalev était là, tranquillement et profondément endormi.

Et, près de lui, il y avait Ivachtchenko, le maître ès armes qui réparait les revolvers et les fusils de la garde. Ivachtchenko s'était renseigné sur tout ce qui était indispensable à la réussite du projet : où étaient les armes, qui était de garde au détachement et selon quels horaires, où étaient les réserves en munitions. Ivachtchenko était un ancien éclaireur.

Serrés l'un contre l'autre, Levitski et Ignatovitch dormaient profondément : c'étaient deux aviateurs amis de Khroustalev.

Poliakov, le conducteur de tank, avait étalé ses deux bras sur le dos de ses voisins, le géant Gueorgadzé et Achote, le joyeux loustic chauve dont le commandant n'arrivait pas à se rappeler le nom de famille sur le moment. Sacha Malinine dormait avec la trousse d'urgence sous la tête : aide-médecin au camp après l'avoir été à l'armée, le voici maintenant aide-médecin du groupe spécial de Pougatchov.

Pougatchov sourit. Chacun s'était sûrement représenté l'évasion à sa façon. Mais Pougatchov ne voyait pas que son propre bon droit dans le fait que tout s'était passé sur des roulettes et que tous se comprenaient à demi-mot. Chacun savait que les événements se déroulaient comme prévu. Il y avait un commandant, un objectif. Un commandant résolu et un objectif difficile. Il y avait des armes. La liberté. On pouvait dormir du sommeil tranquille du soldat, même dans cette nuit polaire désertique lilas pâle, dans cette lumière étrange où les arbres n'ont pas d'ombre.

Il leur avait promis la liberté, ils l'avaient eue. Il les conduisait à la mort, ils ne la craignaient pas.

« Et personne n'a mouchardé, pensait Pougatchov, et ce jusqu'au dernier jour. » Bien entendu, beaucoup de monde avait entendu parler au camp de l'évasion en préparation. Il avait fallu plusieurs mois pour composer le groupe. Beaucoup de ceux à qui Pougatchov avait parlé ouvertement avaient préféré refuser, mais aucun n'était allé les dénoncer au poste de garde. Ça les réconciliait avec la vie.

« En voilà de braves gars, de braves gars ! », chuchota-t-il en souriant.

Ils mangèrent des galettes, du chocolat, et s'en furent en silence. Ils suivaient une sente à peine visible. « Une sente d'ours », dit Soldatov, le chasseur sibérien.

Pougatchov et Khroustalev escaladèrent un col, arrivèrent à une mire et examinèrent à la jumelle les bandes grises qu'on voyait en bas : la rivière et la chaussée. La rivière avait bien l'air d'une rivière, mais la chaussée grouillait de camions remplis de gens, sur une distance longue de plusieurs dizaines de kilomètres.

— Des détenus sans doute, suggéra Khroustalev.

Pougatchov regarda attentivement.

— Non. Ce sont des soldats. C'est pour nous. Il va falloir nous séparer. Que huit hommes passent la nuit cachés dans les piles de bois, et nous quatre, nous allons explorer cette gorge. Si tout va bien, nous serons de retour à l'aube.

Ils pénètrèrent dans le lit du ruisseau sous le couvert de la forêt. Ils eurent juste le temps de faire marche arrière.

— Fais attention, il y en a trop. On va remonter le ruisseau.

La respiration lourde, ils remontèrent rapidement le lit de la rivière en faisant dégringoler des pierres directement dans les jambes des attaquants ; les pierres dégringolaient en claquant et grondant.

Levitski se retourna, tira et s'écroula. Une balle l'avait atteint en plein dans l'œil.

Gueorgadzé s'arrêta près d'un rocher, se retourna et arrêta d'une rafale de mitraillette les soldats qui montaient à l'assaut de la gorge pas pour longtemps. Sa mitraillette se tut et on n'entendit plus que le tir d'un fusil.

Khroustalev et Pougatchov avaient réussi à monter bien plus haut, jusqu'au sommet du col.

— Pars tout seul, dit le commandant à Khroustalev, je vais tirer dessus.

Il tira sans se presser en abattant tous ceux qui se montraient. Khroustalev revint en criant :

— Ils arrivent !

Et il tomba. Des gens sortirent de l'abri d'un gros rocher.

Pougatchov se précipita, tira sur les hommes qui couraient et se jeta du haut plateau formé par le col dans le lit étroit du ruisseau. Il attrapa une branche de saule au vol, s'y accrocha et rampa sur le côté. Les pierres dérangées par sa chute continuèrent à rouler sans avoir encore atteint le fond.

Il coupa à travers la taïga, sans suivre de chemin, jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces.

Et le soleil se leva sur la clairière, et ceux qui s'étaient cachés dans les piles de bois purent très bien voir les silhouettes en uniforme militaire qui cernaient la clairière.

— C'est la fin, non ? dit Ivachtchenko. Et il donna un coup de coude à Khatchatourian.

— Pourquoi la fin ? dit Achote en visant.

Le fusil tonna et un soldat tomba sur le sentier.

Immédiatement, on se mit à tirer de tous côtés sur les piles de bois.

Sur un ordre, les soldats se jetèrent dans le marais à l'assaut des piles ; des coups de feu claquèrent, des gémissements s'élevèrent.

L'attaque fut repoussée. Quelques blessés gisaient sur la terre meuble du marais.

— L'infirmier ! Vas-y en rampant, ordonna un chef quelconque.

On avait emmené par précaution un infirmier détenu, Iachka Koutchène, un habitant de la Biélorussie occidentale. Sans dire un mot, le prisonnier Koutchène rampa vers un blessé en brandissant sa trousse d'infirmier. Une balle en pleine épaule l'arrêta à mi-chemin.

Le chef du détachement de la garde s'élança sans manifester de peur, c'était le chef du détachement que les fugitifs avaient désarmé. Il cria :

— Hé, Ivachtchenko, Soldatov, Pougatchov, rendez-vous ! Vous êtes encerclés ! Vous ne pouvez aller nulle part !

— Viens chercher les armes ! cria Ivachtchenko de sa pile.

Et Bobyliov, le chef de la garde s'élança vers les piles en pateaugeant dans les marais. Quand il fut à mi-chemin, un coup de feu claqua et la balle d'Ivachtchenko le frappa en plein front.

— Bravo ! dit Soldatov à son camarade. Le chef était courageux parce que, de toute façon, ça revenait au même : on allait le fusiller ou le condamner pour notre évasion. Bon, accrochez-vous !

On tirait de partout. Les mitrailleuses amenées jusqu'à la clairière firent entendre leur tir saccadé.

Soldatov sentit une brûlure aux deux jambes et la tête d'Ivachtchenko mort heurta son épaule.

La deuxième pile s'était tue. Une dizaine de cadavres jonchaient le marais.

Soldatov tira jusqu'à ce que quelque chose l'eût atteint à la tête et qu'il eût perdu connaissance.

Sur ordre du général de brigade Artemiev, l'un des quatre généraux de Kolyma et le chef de la garde de tous les camps de la région, Nikolaï Sergueïevitch Braude, le chirurgien-chef du grand hôpital fut brusquement appelé au bourg Litchan avec « deux aides-médecins, des pansements et des instruments de chirurgie », comme le précisait le télégramme téléphoné.

Braude se prépara en hâte sans se livrer à des conjectures inutiles, et le camion d'une tonne et demie de l'hôpital qui en avait vu bien d'autres prit la route indiquée. Sur la chaussée, de puissants Studebakers pleins de soldats en armes dépassaient sans cesse le camion de l'hôpital. Il n'y avait que quarante kilomètres à faire, mais Braude n'arriva à destination que trois heures plus tard à cause des arrêts fréquents dus à des encombrements quelque part devant et à d'incessantes vérifications d'identité.

Le général de brigade Artemiev attendait le chirurgien dans l'appartement du chef local du camp. Braude et Artemiev étaient tous deux des anciens de Kolyma et le destin les avait réunis plus d'une fois.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est la guerre ? demanda Braude au général quand ils se saluèrent.

— La guerre, non ; mais, au cours du premier combat, vingt-huit morts ; quant aux blessés, vous les verrez vous-même.

Et pendant que Braude se lavait les mains dans le lave-mains accroché près de la porte, le général lui raconta l'évasion.

— Et vous, dit Braude en allumant une cigarette, vous auriez fait venir des avions, non ? Deux ou trois escadrilles, et vous auriez lâché bombe sur bombe... Ou alors, carrément, une bombe atomique.

— Vous riez de tout, dit le général de brigade, mais moi j'attends un ordre et sans plaisanter. Je pourrai m'estimer heureux s'ils se contentent de me renvoyer de la garde : ils peuvent aussi bien m'envoyer devant le tribunal. Tout peut arriver.

Oui, Braude savait que tout pouvait arriver. Quelques années auparavant, on avait envoyé trois mille hommes à pied, en plein hiver, dans un des ports où il y avait des dépôts sur le rivage, et ils furent anéantis par une tempête en cours de route. Sur trois mille hommes, il en resta trois cents. Et l'adjoint du chef de la direction qui avait signé l'ordre de sortie du convoi fut sacrifié et renvoyé devant le tribunal.

Jusqu'au soir, Braude et les aides-médecins ne firent qu'extraire des balles, amputer et panser. Les blessés étaient tous des soldats de la garde, il n'y avait aucun fugitif parmi eux.

Le lendemain soir, on amena encore des blessés. Entourés par des soldats de la garde, deux soldats amenèrent sur un brancard le seul et unique fugitif que Braude put voir. L'évadé portait un uniforme et ne se distinguait des autres soldats que parce qu'il n'était pas rasé. Il avait les deux genoux et l'épaule gauche fracassés par des balles et une plaie à la tête avec l'os pariétal endommagé. Il était dans le coma.

Braude lui administra les premiers soins, puis, sur l'ordre d'Artemiev, il fit transporter le blessé escorté de deux soldats jusqu'à son grand hôpital où il y avait tout ce qu'il fallait pour une grosse intervention.

Tout était terminé. Un camion militaire bâché se trouvait à proximité : il contenait les corps des fugitifs. Et, à côté, il y avait un autre camion avec les corps des soldats.

Mais le commandant Pougatchov rampait au bord du défilé.

Après cette victoire, on aurait pu renvoyer l'armée dans ses casernements, mais des camions pleins de soldats sillonnèrent encore tous les secteurs de la chaussée longue de deux mille kilomètres.

Il manquait le douzième : le commandant Pougatchov.

On soigna longuement Soldatov et on finit par le guérir : pour le fusiller. D'ailleurs, ce fut la seule condamnation à mort sur soixante peines : tel fut le nombre des connaissances et amis des fugitifs qui se retrouvèrent devant le tribunal. Le chef du camp local fut condamné à dix ans. Le chef de la section sanitaire, la doctoresse Potanina, fut acquittée par le tribunal et elle changea de lieu de travail dès que le procès fut terminé. Le général Artemiev l'avait bien pressenti : il fut démis de ses fonctions et renvoyé de son service à la garde.

. . . . . .

Pougatchov se faufila à grand-peine dans l'orifice étroit d'une grotte. C'était une tanière d'ours, les quartiers d'hiver de la bête qui était partie depuis longtemps et rôdait dans la taïga. Sur les murs et au fond de la caverne, il y avait des poils d'ours.

« Comme tout s'est vite terminé, pensa Pougatchov. Ils vont amener des chiens et me trouver. Et me prendre. »

Et, couché dans la caverne, il se rappela sa vie : une vie d'homme difficile, une vie qui allait se terminer maintenant, sur une sente d'ours dans la taïga. Il évoqua des gens, tous ceux qu'il avait aimés et respectés, en commençant par sa propre mère. Il se rappela son institutrice, Maria Ivanovna, qui portait une sorte de jaquette ouatinée recouverte d'un velours noir roussi et râpé. Et il pensa encore à beaucoup d'autres, à beaucoup de gens que le destin lui avait permis de connaître.

Mais les meilleurs, les plus dignes, c'étaient ses onze camarades morts. Personne d'autre parmi tous les gens qu'il avait connus n'avait subi autant de désillusions, de tromperies et de mensonges. Et, dans cet enfer du Nord, ils avaient trouvé la force de lui faire confiance, à lui, Pougatchov, et de tendre leur main vers la liberté. Et de mourir en combattant. Oui, ils étaient les meilleurs.

Pougatchov arracha une airelle qui poussait sur un buisson accroché au roc, juste à l'entrée de la caverne. La baie bleuâtre et ridée de l'année dernière creva entre ses doigts et il les lécha. La baie trop mûre n'avait aucun goût, comme de l'eau faite avec de la neige fondue. La peau de la baie se colla à sa langue desséchée.

Oui, c'étaient les meilleurs. Et, maintenant, il se souvenait même du nom de famille d'Achote : Khatchatourian.

Le major les évoqua tous, les uns après les autres, et sourit à chacun d'eux. Puis il mit le canon de son revolver dans sa bouche et, pour la dernière fois de sa vie, il fit feu.

Varlam Chalamov

Traduit du russe par Catherine Fournier

1. Andrei Andreievitch Vlassov (1901-1946) : général. Excellent militaire que les incohérences des ordres de Staline finirent par retourner contre son pays. En janvier 1942, à la tête de la IIe armée de choc, il est chargé de percer le blocus de Stalingrad avec trois autres armées. Un mois plus tard, il se retrouve enfoncé à 75 kilomètres à l'intérieur du dispositif allemand, les autres armées n'ayant guère bougé. La IIe armée ne reçoit ni ravitaillement ni renforts. Après deux mois de famine et de mort lente, quand les Allemands attaquèrent, la IIe armée reçut la permission de se replier. L'armée se battra jusqu'au début de juillet, sera anéantie, et Vlassov se rendra aux Allemands le 6 juillet.

Il forme alors avec plusieurs autres un « Comité national russe » doté d'un programme nationaliste et fait des tournées dans l'Europe occupée pour recruter des partisans dans les camps de prisonniers. Vers le milieu de 1944, les Allemands voulurent créer une « armée russe » de vingt-cinq divisions. Vlassov prit la direction de cette armée, qui n'avait que trois divisions en fin de compte et dont une seule, forte de 18 000 hommes, fut engagée au combat sur l'Oder en avril 1945.

Repliée près de Prague, l'armée de Vlassov contribua en mai 1945 à neutraliser les S.S. qui tenaient le palais présidentiel et, le 7 mai, elle se rendit à la IIIe armée américaine du général Patton. En vertu des accords passés entre l'U.R.S.S. et les U.S.A., ceux-ci livrèrent au général Koniev les débris de l'« armée russe », son chef et ses cadres. Vlassov et les généraux et officiers supérieurs qui s'étaient joints à lui furent jugés secrètement en 1946 et pendus. Les soldats furent envoyés dans des camps et bien peu survécurent.

Dans *L'Archipel du Goulag*, Soljenitsyne relate le cas et critique le régime qui a poussé ce militaire à la trahison après avoir été lui-même trahi par les siens.